

ENSEIGNEMENT DE LA RHÉTORIQUE DEVENIR UN RHÉTEUR SANS RIVAL

V

La leçon la plus importante, dans la vie et pour l'art oratoire, s'articule selon l'aphorisme suivant : *le bon est le plus inspiré*. C'est qu'en dépit des règles et des dogmes, la parole se soustrait à ce qu'on la relègue au simple rang de technique ; elle verse à une dimension supérieure aussi nécessaire, voire davantage, que la parfaite maîtrise.

On me glissait à l'oreille que l'Homme est constitué d'une trinité : la raison, le cœur, l'animal. Si tout un chacun peut aiguiser sa raison et cultiver les émotions du cœur, l'instinct grégaire tapi en nous demeure souverain de soi-même. Une force, domptable parfois, mais indubitablement opposée à se laisser soumettre par le premier venu.

L'art oratoire répond à un triptyque analogue : l'argumentation, la stylistique, l'inspiration. Tout discours doit être cohérent et compréhensible – c'est l'argumentation ; tout orateur doit savoir enjoliver la réalité, romancer de la voix – c'est la stylistique ; pourtant, en dépit de l'apprentissage studieux de la rhétorique et de la plus parfaite des langues, le *kairos* ne naît qu'au sein de la troisième catégorie : l'inspiration – le meilleur rhéteur peut se voir voler son public par celui qui entend chanter, à la porte de sa psyché, la douce sérénade des instincts enfouis. La flamme ! une force intérieure qui fait fi des poncifs habituels et s'élève en-deçà des règles, emportant bien plus souvent la conviction que la parfaite rhétorique. Mieux encore, il est question d'un de ces inextricables impératifs de la vie humaine qui pousse l'homme à se surpasser lorsque l'issue lui importe, car il est de ces connexions qui se font facilement,

sont d'autant plus pugnaces qu'elles sont profondes, entre celui qui vit ce qu'il raconte et ceux qui vivent en l'écoutant. *Il m'est arrivé de ne triompher que de la flamme.*

À l'occasion d'un débat habituel, un orateur s'était avancé pour défendre le « *rap comme poésie* » avec un bagout et une force telle que sa verve me fit désespérer. Il eut par son allocution des Moments, ces instants de génie où pas une phrase, pas un mot, pas une lettre ne sonnent faux ; de sorte que de mille hommes acharnés à réécrire son propos jamais un seul ne serait sorti de la foule en hurlant,

« *j'ai trouvé mieux !* »

car nul ne pourrait affirmer sans mentir qu'il y manqua ou qu'il y eut trop. À la suite de cette démonstration de force, de technique, de maîtrise, j'eus cette obsession connue de tout orateur vaniteux, dont CORNEILLE annonçait les prémisses, « *à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire* », et que je détourne, « *plus grand le péril, plus chère la victoire* » ; ainsi n'avais-je plus qu'à l'esprit cette idée de la concurrence et du dépassement de l'autre, paroxysme de l'adversité.

Mais voilà que rien ne vint. En quelques minutes j'écrivais des pages en où rien ne ressortait, noircissant les lignes continues sans qu'aucune griffe ne fit sens. Les paragraphes s'entrechoquaient sans que la raison ne subsiste, et bientôt montait en bouche le goût de la frustration. Ce goût propre à l'artiste qui discerne comme un miroir en son esprit ce qu'il n'arrive à coucher sur le papier.

J'abandonne ! la victoire lui revient. Car mieux vaut se sauver que de s'écharper à vainement affronter ; il aura eu les bons auspices du sujet, de la position ou de la soirée ; on ne peut lutter contre la chance. Je jetai mes feuilles, et la structure préparée, et les arguments toutes prêtes. Conservant quelques idées, quelques principes épars, et je laissais le temps faire.

Les équipes s'alternent, les orateurs se succèdent. À mesure que les débats se déroulent, mes opposants se font plus odieux, plus agressifs, commencent à m'énervier et finissent franchement par m'enrager, de sorte que je me sens beaucoup plus proche de ma position, pourtant attribuée au hasard. Par moment, un élan de peur me prend, me gagne, et me crie de recommencer à écrire, à structurer, à rédiger... sans quoi je ne me serais préparé qu'à être ridicule. Mais fort de ma décision, je me garde de changer d'attitude et me fait volontairement cancre, une page presque vierge pour seul repère – et voilà mon tour.

Je monte tremblant au pupitre. « *Que du temps a passé depuis la dernière fois où j'ai discoursé sans notes !* », tant pis ! si l'on a plus d'obsession pour gagner, seul compte le discours en lui-même : la parole pour la parole. Je me

lance d'une traite, trois minutes s'écoulaient en un battement de cils. Je redescends du pupitre, je gagne ma place, ne sachant pas même comment évaluer ma prestation. Je n'avais finalement qu'hurlé ce qui me déchirait mornelement le cœur.

Voilà que les débats prennent fin, le juge se prépare à déclarer le meilleur orateur. De mon côté, je regarde celui qui avait si fièrement défendu sa position, et qui sans le savoir avait fait naître en moi ce si grand doute. Le juge se lève, introduit, et décerne... Voilà que l'on tonne mon nom, qui sonne comme étranger. Saperlipope de saperlipopouille, comment cela se fait-ce ? moi qui félicitais déjà un autre, j'obtins la victoire – pas de l'espèce de ces victoires écrasantes, mais du genre du triomphe tout de même.

Cet adversaire en rhétorique avait eu, pour lui, et le cœur et la raison – j'avais brandi la flamme. En bon nietzschéen, je crois l'instinct supérieur en tout domaine, et l'orateur a pour instinct cette inspiration. Les cœurs nobles se refroidissent dans la vie frugale, par la frivolité de l'existence qu'imposent les faits ne traitant jamais qu'en calembredaines et arguties des sujets qui pourtant passionnent, inspirent, déclament et réclament – le cœur de l'orateur se colore à nouveau, au milieu de l'hiver indigent, par l'inspiration d'une cause, par l'instinct grégaire de l'homme : par la flamme.

La leçon la plus importante, dans la vie et l'art oratoire, s'articule selon l'aphorisme suivant, désormais complet : *le bon orateur est le plus inspiré.*